

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	60 (1922)
Heft:	46
Artikel:	Le feuilleton : le voyageur sentimental ou : Ma promenade à Yverdon : (suite)
Autor:	Vernes, M.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-217588

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dent dâo tribuna que ne s'atteindâi pas à cliaque et s'ein va tot ballameint!

Yavé àoblia dè vo déré que lou malin bâgrou avâi zu lou bré prâ dein on eingrenâdou d'on mécanique à écaoré et que lou dotteu Roux lou lâi avâi copa à l'hépetau po lâi ein remettre ion que se pouâve remoâ !

Mérine.

EXPOSITION ICONOGRAPHIQUE DU VIEUX-LAUSANNE

LES Lausannois sexagénaires, visiteurs de l'exposition iconographique qu'abrite actuellement *Mon-Repos*, parcourront avec intérêt et émotion les tableaux et estampes réunis dans ce somptueux local par des mains pieuses. Que de souvenirs ! Ils revoient le *Restaurant de Beaulieu*, sis au bas de la place, précédé d'un hangar servant de cantine, où, cadets de jadis, ils se payaient les mercredis après-midi, au repos des exercices militaires, un modeste verre de sirop à dix centimes ! Le pavillon « des eaux » rappelle l'eau ferrugineuse que de fidèles habitués allaient boire avant dejeuner. Et le vieux stand de *Montmeillan* où l'on tirait le dimanche : lors de nos promenades dominicales à Sauvabelin, nous rencontrions en cours de route des tireurs portant leur carabine suspendue, le chapeau chargé de cartons. Au même endroit, il y avait un restaurant où on consommait sous des charmilles, pendant que les tireurs s'en donnaient de ferrailleur à travers le vallon, contre des cibles placées sous le cimetière de Pierre-de-Plan, et le soir on dansait aux sons de l'accordéon. L'on voit encore beaucoup de jolies choses à cette exposition, nous ne pouvons les énumérer toutes : n'oubliez pas d'y aller, vieux Lausannois, mes frères.

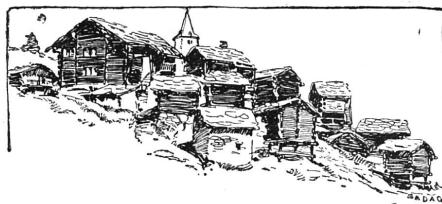
Mais comme disait un vieux colonel à une inspection militaire : « On voit à l'exposition beaucoup de choses qui n'y sont pas » et dont il doit subsister des images. N'existe-t-il pas d'anciennes vues de l'entrée du *Pré-du-Marché*, au midi de l'église catholique ? Et du *chemin du Pré-du-Marché* lui-même, qui n'était qu'un large sentier perdu dans la verdure, bordé de deux haies. Ne possède-t-on pas de représentation du « bout » occidental du Grand-Pont avec les jardins Pittet et le vallon du Flon vu de Bel-Air ? Ne connaît-on ni dessins ni photographies de l'ancien cimetière de St-Laurent, avec ses beaux cyprès ? Et les fumiers de Sébeillon ? Et le groupe de l'Hôtel des Alpes et de l'ancienne gare, avec sa belle grille devant laquelle se tenait Bornand le cireur de bottes, brave patriote qui, tous les 14 avril, embrassait l'écusson vaudois sculpté sur un des bahuts du Grand-Pont ? Nous aurions revu avec plaisir l'entrée de la vallée de la Louve, puis de la Place du Tunnel, transformée aujourd'hui en route du Mont.

L'ancien Chauderon avec le poids du foin et la scierie de bois de chauffage Borgeaud, qui fut incendiée en dix-huit cent septante et quelques, n'est pas représentée.

Des ruelles « Je l'engucuse », ne reste-t-il que le nom ?

J'aurais revu avec plaisir la Rue Neuve, avec sa vieille muraille et ses hangars qui y étaient adossés et qui abritaient, l'un la pompe de St-Laurent, l'autre un dépôt de tuyaux de grès et aussi le poste de police et plus loin, la fontaine et la forge Pache où tant de gamins s'oublièrent à regarder ferrer un cheval vicieux ou adapter un cerclage à une roue.

Tous ces paysages auraient pu être animés de quelques représentations de l'ancienne *Académie d'Ouchy*, et les *grandes omnibus vertes* qui faisaient le « service de la ville et de tous les hôtels », sur le marchepied arrière desquelles un portier galant et galonné se tenait debout. Mais avec les addenda ci-dessus désirés, l'exposition de *Mon-Repos* ne serait-elle trop riche ? Il faut, telle qu'elle est, y conserver beaucoup de temps et lorsque l'on pense à ce que l'organisation d'une entreprise pareille exige de peines, on ne peut qu'être reconnaissants à ceux qui ont assumé un labeur pareil. Le grand succès de l'entreprise est leur seule récompense : que l'on nous permette d'y ajouter notre sincère admiration.



LA MORT DE PIOUPIOU

JE l'ai trouvé un soir de septembre. Les rafales inclinaient durement une averse fine et drue. Mon corps, de tout son poids, luttait contre le vent quand mon pied heurta quelque chose de mou. L'endroit était sombre ; je dus me pencher.

Dans l'angle du portail, je le vis là, blotti et terrifié, ses oreilles minuscules aplatis par la peur. Ses petits yeux d'or suppliaient qu'on le prît. Peut-être ? Sans doute, car peut-on jeter à la rue, comme l'objet inutile, une si gentille chose ?

Trempé et grelottant, il accepta avec joie l'hospitalité d'une poche bâtie. Et, chez moi, frictionné et séché, il miaula. Un petit bruit saccadé, pareil à celui que font ces pantins dont on presse le ventre. Gros comme un poing, il se tenait avec peine sur des pattes malhabiles. Je dus le nourrir à la cuiller car il entrât dans la soucoupe, éternuant, s'étirant...

Pendant trois mois, nous fûmes de grands amis. Il ne me quittait pas et moi, je ne savais plus écrire quand il n'était pas sur ma table, attentif aux grattements de ma plume, toujours prêt à bondir. Souvent, il exagérait et je le lui reprochais. Alors, boudeur, il somnolait, son œil s'entr'ouvrait parfois pour s'assurer de ma présence.

Pourquoi je l'avais appelé Pioupiou ? Sans doute parce que ce mot s'était présenté le premier. Peut-être aussi parce qu'un chien, un chat, vous inspirent, d'emblée, un surnom. Pour moi, ce n'était pas un chat, c'était Pioupiou ! Ne croyez pas qu'ils sont tous les mêmes. Chacun d'eux, comme vous et moi, a ses petites habitudes, ses préférences, ses défauts...

* * *

Un jour qu'il se montrait plus effronté que de coutume, je dus le corriger. Oh ! bien doucement, pour la forme ! Il en fut très triste, se pelotonna sous une chaise en me tournant le dos. Et quand vint l'heure de son petit repas, il sembla ne pas entendre.

Vous vous moquez... mais j'eus des remords. Je lui fis des excuses, l'encourageai... Il voulut bien céder mais, à peine eut-il lampé son lait qu'il le rendit. Pioupiou était malade. Je lui prodiguai les soins. Tout fut inutile. Il maigrissait, ses pattes de derrière s'étiolaient, sa queue devenait hirsute, raide. Tout un jour, il resta sur une chaise, sans vigueur, le regard terne. Je le surveillais, énervé de mon impuissance à le secourir, lorsqu'il sauta. En vacillant, il gagna sa caisse. Brave petite bête. Mourante, elle n'oubliait pas ses devoirs...

Deux heures plus tard, je dus l'étendre sur un vieux drap. Des sursauts farouches le secouaient, de la queue aux oreilles. Ses yeux fixaient le mur, son ventre était dur et glacé. Chaque attaque rejetait en arrière sa pauvre tête hérisse et, de son palais déjà blanc, s'exhalait une plainte longue et sourde, presque humaine. Un dernier spasme, atroce, l'agitâ puis, doucement, ses membres se détendirent.

Sa petite vie l'avait quitté. De l'espègle et joli Pioupiou, il ne restait plus là qu'un cadavre de chat, étrangement vieilli, et sur le ventre duquel, les puces, affolées, courraient en tous sens.

H. Chappaz.

Ennemis.

[gres,
Deux dames, deux vrais clous, longues, sèches et mair-
Depuis qu'elles ont échangé quelques mots aigres,

Se détestent profondément.

Et quand l'une, en visite, accidentellement
Voit venir l'autre, alors, grâve comme un apôtre

Elle se lève et part immédiatement.
Moralité. — Un clou chasse l'autre. C. P.-V.

BOITE AU LETTRES

A Madame De G., à Yverdon. — Le « Conteum » n'est pas un journal de mode. Nous répondons quand même à votre aimable lettre ; vous nous dites que vous ne trouvez pas de modiste qui vous fasse un chapeau allant à votre tête. Peut-être que c'est votre tête qui ne va pas aux chapeaux de vos modistes.

A M. V., à Montreux. — Ce général du Premier empire dont le nom commençait par M, n'était pas Cambonne comme vous le pensiez, mais bien Masséna, qui devint maréchal de France. (Voyez Larousse pour plus de détails).

A Madame Blanc, à Bumplitz. — Oui, un appartement empunaisé est bien désagréable à habiter. Faites comme dans l'Afghanistan, emparez-vous d'un de ces insectes ; ne le tuez pas, mais barbouillez-lui les pattes de craie et relâchez-le, vous suivrez ainsi facilement sa trace jusqu'à son nid que vous détruisez, ainsi que les œufs.

A Mademoiselle Pahud, à Chesalles. — Ne faites retoucher votre nez que par un chirurgien réputé ; nous avons connu une malheureuse jeune fille qui se fit mettre en pied de marmite le nez qu'elle avait en bec d'aigle ; mais l'opération n'ayant pas réussi, il pleuvait dans son appendice nasal. Et elle mourut d'une affection pulmonaire, parce qu'elle avait trop souvent l'eau à la bouche.

A M. X., désespéré, à G. — Achetez un gros clou et une corde. Vous pouvez économiser le clou si vous avez une espagolette solide.

A un papa soucieux de l'avenir de son fils. — Merci de votre confiance. Sur cette question nous sommes comme Panurge quand il se voulait marier ! que vous conseiller ? Nous croyons qu'au jour d'aujourd'hui, un bon métier manuel vaut mieux qu'une profession libérale. Les études universitaires coûtent très cher aujourd'hui, puisque la bière à renchérit.

Enfants terribles. — Le père (à Bob).

— Pourquoi n'as-tu pas donné à ta jeune sour la moitié du gâteau que je t'ai acheté et que tu as mangé en entier ?

— Voyons, papa, pas plus tard qu'hier, tu m'as dit toi-même qu'il ne faut jamais rien faire à moitié.

Mot d'enfant. — Bébé est avec sa tante, une coquette sur le retour, qui devant une glace, met la dernière main à sa toilette.

— Allons, bébé, dit la tante, viens, nous partons. Et bébé, d'un ton obligeant :

— Bonne tante, tu as oublié ta « poudre de rides ».

Complicqué. — Madame à sa bonne :

— Marie, mon thé !

— J'peux pas monter, madame, j'suis en haut !

— Marie, descendez mon thé, vous dis-je !

— Bon ! vlà t'y pas qu'il faut que je descende et que j'monte à c't heure. J'sais pu comment faire ?



LE VOYAGEUR SENTIMENTAL OU MA PROMENADE À YVERDON

(Suite.)

— J'aide Rose à se relever ; je m'empare de son bras, que je presse avec le mien ; j'avance le plus lentement qu'il est possible ; je sentais Orbe à deux pas. Depuis notre chute, nous nous tassions tous deux... je ne sais pourquoi ; j'avais tant à lui dire !... Eh ! ma chère Rose, de quoi rougissez-vous ? nous nous étions relevés si vite !

Le charlatan.

Tandis qu'on raccommodait le traîneau, nous approchâmes d'une grange, auprès de laquelle un charlatan, perché sur une table, attirait les passants aux aigres sons d'un violon détestable.

Un manteau du siècle passé, bordé d'un faux galon, couvrait ses guenilles. Des paysans s'étaient attroupés autour de lui, il se moucha, toussa, cracha, se redressa, et prononça l'oraison suivante, du ton dont Démosthène haranguait les Athéniens.

« Messieurs, j'ai parcouru les quatre parties du monde, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, pour rassembler les plantes les plus salutaires. J'en ai composé un baume unique, et qui sert particulièrement à préserver de tout mal l'oreille ; oui, messieurs, l'oreille, partie si essentielle à l'ouïe ! Eh bien ! messieurs, ce baume dont j'ai seul le secret, ce baume merveilleux qui m'a tant coûté de peines, tant de sueurs, ce baume incomparable que je fais servir gratis au bien de l'humanité, qui a déjà sauvé tant d'oreilles, je le donne pour six sous ! Oui, messieurs, le croiriez-vous, pour six sous ! »

Tout en pérorant, il secouait ses paquets d'un air d'importance, qui disait plus encore que ses paroles. Peu tenté de donner six sous pour son baume, je les donnai pour sa harangue ; je m'approchai donc, et en lui parlant de son préservatif contre la surdité, qu'il disait immanquable, je découvris qu'il était un peu sourd.

J'allais dévoiler son charlatanisme aux yeux des pauvres gens qu'entraînait le charme de son éloquence ; il s'en aperçut, leva un bout du manteau qui couvrait sa misère, et ne dit mot... A l'instant me repoussai le rire malin qui était déjà sur mes lèvres.

Les gobelets.

Quand mon homme eut débité sa drogue, il descendit gravement de sa tribune, et tirant d'un sac quelques gobelets, il se mit à escamoter avec la plus grande adresse. Vous eussiez vu paysans et paysannes, qui le prenaient pour un sorcier, ouvrant de grands yeux, allongeant le cou en avant, et se serrant les uns contre les autres.

— Je parierais mon salut, disait l'un d'eux, que ces gobelets cachent quelque démon qui en ôte les muscades, et les fait passer de l'un dans l'autre : qu'en dis-tu, Jean-Pierre ?

— Sans doute : que je sois damné, s'il n'a pas fait un pacte avec le diable.

Comme ils parlaient à voix très haute, le charlatan, qui les entendait, riait sous cape, et voulant s'amuser de Jean-Pierre lui présenta un de ces gobelets. Jean-Pierre faillit renverser ceux qui étaient derrière lui en se reculant avec effroi.

— A d'autres ! à d'autres ! il me ferait passer dans son gobelet comme une muscade.

Un enfant prit le gobelet et s'en amusa.

Que de Jean-Pierre dans le monde ! que de gobelets de charlatans !

Mes amis, imitons l'enfant ; ne cherchons pas, hors de la nature, des fantômes que nous créons nous-mêmes.

Balthazar.

Un paysan de fière mine, qui paraissait le coq du village, leva les épaules en regardant Jean-Pierre, et s'étant fort approché du charlatan, nous donna la scène suivante :

— Bon Dieu ! Balthazar, ne t'approche pas tant, qu'il t'avalerait comme une mouche !

— Tais-toi, Pernette, que t'es tenna folla ; quand serait lo diablio, l'en défio bein de m'avalà.

— Ne t'y fie pas, je t'en prie ! ce qui n'est pas arrivé dans cent ans peut arriver dans une minute.

— Va, ne crains rien ; je me moquo de l'y, to sorcié qu'il est, commen de cen (mettant son pouce sous sa dent).

— Que dit-il ? demanda le charlatan.

— Qu'il vous défie de l'avaler.

— Oï monsu le sorcié, je vo-s'en défio.

— A-t-il famille ? reprit le joueur de gobelets avec le plus grand sang-froid, et s'adressant à ceux qui l'entouraient ; a-t-il des enfants ; leur laissera-t-il de quoi vivre ?

— Hélas ! oui, se hâta de lui crier la femme de Balthazar, j'ai cinq garçons et trois filles ; et j'espére, mon bon monsieur, que vous ne m'ôterez pas un homme qui me fait un si grand besoin !

— Cais-té, fantouma ; oï, monsu, j'ai houït ainfants : mas, morgua, je vo défio, encor una fois, de m'avalar.

— Mon ami, vos affaires sont-elles en règle ? avez-vous fait votre testament ? êtes-vous bien préparé à la mort ?

— Ba, ba, pas tant détzansons, monsu lo sorcié, avala-mé, se vos povez, to don viazo.

— Au moins, mes amis, vous êtes témoins que c'est lui qui m'y force.

— Oï, monsu, oï, monsu !

— Je mange rarement de la chair humaine, et ce n'est qu'à cause de l'ardent désir qu'a cet homme de passer vite en paradis, que j'en vais faire un repas.

— Tout en disant cela, cet homme de cinq pieds dix pouces, à la large face, du plus vaste poitrail, et d'un ventre de Silène, fit approcher Balthazar, que sa femme et ses amis embrassaient en pleurant. l'estimant déjà expédié.

— Consolez-vous, ma bonne, il ne souffrira pas ; je n'en ferai qu'un morceau.

— Puis, il se crocha la bouche avec deux doigts, s'efforçant de la tirer du côté de ses oreilles, pour en augmenter l'amplitude déjà énorme.

— Regarda vai, Balthazar, cria Pernette éperdue, regarda vai, quinta gueula ! Il y eintri ben tes baux et ta sarue.

Balthazar voyant l'imperturbable sérieux du charlatan, la monstrueuse gueule qui se préparait à l'engloutir, et l'épouvante sur toutes les faces des assistants, Balthazar pâlit ; il tremble ; il écarat, autant qu'il le peut, bras et jambes, pour avoir plus de peine à passer.

— Ce n'est pas ainsi que j'avale mon monde, dit le charlatan ; mon ami, laissez vos bras contre votre corps, et serrez vos jambes.

— Oh ! pragué, dit Balthazar en se retirant, je le crois prou que vo m'aulérias quan je serais ainsi ; mas je ne su pas assez claude.

— Et le charlatan de dire, d'un ton imposant, il a bien fait, il a bien fait !

Et la Joie et moi de rire à gorge déployée.

— Mais, sais-tu, mon cher la Joie, que dans ce moment tu pourras bien rire de toi-même.

— Comment donc ! suis-je un Balthazar ?

— Plus que tu ne penses, mon pauvre la Joie ! Je t'ai entendu plus d'une fois faire le fanfaron en parlant de la mort ; eh bien ! je suis sûr que si elle se présentait à toi, gueule béante, comme à Balthazar, tu pârirais, tu étendrais bras et jambes pour qu'elle ne pût pas t'avaler.

— Cela pourrait être ; et, dans ce cas, il y a bien d'autres Balthazar que moi dans le monde ! mais, mon cher, pourquoi me parler ainsi de la mort ? Peignons-nous ce fantôme sous des traits si riants, qu'il ne trouble jamais nos plaisirs ; et qu'en descendant chez les ombres nous dansions encore une branle avec lui.

Orbe.

Nous arrivâmes à Orbe, peu prévenus en faveur de cette ville ; c'était là que nous devions quitter Rose.

Elle offre cependant deux choses très remarquables. La première est une encyclopédie vivante, M. Benjamin Carrard, vrai philosophe, qui prend autant de peine à cacher le mérite qu'il a, que d'autres en prennent à étaler celui qu'ils n'ont pas. La seconde, ce sont des tableaux faits à l'aiguille, et qu'on croirait l'avoir été par le pinceau le plus délicat. Mais, science, chef-d'œuvre de l'art, que me dit tout cela ?... Rose, Rose, un de tes sourires !

(A suivre.)

M. VERNES.

Chez le pédicure. — Il y a quelques années, j'avais un cor ; vous me l'avez enlevé, et maintenant il revient. Comment cela se fait-il ?

— Oh ! cela n'a rien d'étonnant, répond le pédicure. Depuis quelque temps, c'est inouï ce que l'on entend parler de records !

Bon petit cœur. — Paul, rentrant de l'école, se met à pleurer abondamment.

— Qu'as-tu donc, lui demande sa mère, à pleurer ainsi ?

— C'est que notre professeur, qui était si malade...

— Eh bien ! il est mort ?

— Mais non, je viens de le voir ; il est guéri maintenant.

Sur le boulevard. — Le long du boulevard, déambule flegmatiquement un défilé de porteurs de tableaux réclame. Parmi eux, un passant reconnaît un ancien camarade.

— Comment ! s'écrie-t-il, toi en sandwich ?

— Dame, que veux-tu ? ça nourrit toujours un peu,

RÉCRÉATION

Le mot de la dernière charade est : LIS-BONNE.

Nous avons reçu 29 réponses justes. Par tirage au sort, les primes sont échues à M. E. Duperret, à Chailly s. Lausanne, et à M. Auguste Besson, à Ferrières sur Apples.

Primes : 1 exemplaire de « L'Orphelin du Mazot », par Maximilienne Nonck.

Un abonné du « Conteum » nous envoie les questions suivantes :

I. Charade.

Du repos des humains, implacable ennemie,

Bien des milliers d'amants ont désiré mon sort.

Je me repais de sang et je trouve ma vie

Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

II. Problème.

Quel doit être le diamètre d'une sphère pour que le nombre de m³ vaille 20 fois celui des m² ?

Il sera tiré au sort deux primes entre les abonnés qui auront trouvé juste l'une ou l'autre des deux questions jusqu'au 3 décembre.



ASSOCIATION DES VAUDOISES

Réunion au Lyceum.

Le Chœur des Vaudoises de Lausanne, ses membres passifs, les Vaudoises isolées et les membres de l'Association en général sont cordialement invités à une petite soirée-thé qui aura lieu au Lyceum, (St-Pierre 13, Lausanne), le mercredi 22 novembre à 20 h. 30, aux fins d'entendre Mme David Perret, d'Oron, lire une nouvelle dont elle est l'auteur, où il est question du Marché du Don National, organisé par l'Association, le 5 octobre 1918, à Montbenon.

Entr'aide intercantionale.

Mme Loeffler-Delachaux écrit :

« On ne peut assez dire avec quelle joie et quel enthousiasme ont été reçus, à La Chaux-de-Fonds et au Locle, les vivres envoyés aux chômeurs par les paysans vaudois. Près de 250 familles ont été déjà secourues ; du miel a été distribué aux malades ; il est arrivé et il arrive encore tant de raisins, de pommes, de légumes, de pommes de terre, de charcuterie de Payerne, de farine, de fèves, de miel, que les chômeurs en sont émerveillés ! D'autre part, les habitants du vignoble neuchâtelois, stimulés par le zèle des Vaudois, ont fourni près de 2000 kilos de produits divers. Jamais encore un tel élan de solidarité n'était venu encourager les horlogers. Le Comité de chômage n'en revient pas ! Le président du parti socialiste a tenu de me dire sa reconnaissance et son admiration pour le geste des Vaudois et des Vaudoises. »

Royal Biograph. — « Quel beau film », ne cessait de répéter les privilégiés qui assistèrent au Royal Biograph à la représentation de « Jocelyn », le chef-d'œuvre de Lamartine. Tous étaient gagnés par une émotion intense devant les scènes de cette simple histoire d'amour. Nous allons voir, avec « Jocelyn », des scènes sanglantes de la Révolution à la vie idyllique des deux amants extraordinaires dont l'amour s'empile des vibrations du grand poète. Dimanche 19, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.